

Et d'abord pourquoi *Cavalleria rusticana*? Affiche-t-on *Il Trovatore* à l'Opéra, *Much ado about nothing* à l'Odéon, et *The Thaming [Taming] of the shrew*, à la Comédie-Française? Est-ce dans le texte original que se chante le drame lyrique de M. Mascagni? Point. C'est une traduction française que nous avons entendue, et même une très élégante traduction d'un de nos maîtres librettistes, M. Paul Milliet, à qui l'on doit les beaux poèmes de l'*Hérodiade*, d'*Esmeralda*, de *Werther*, et l'adaptation du drame anglais *The Silver King – le Roi de l'Argent* – un des gros succès de l'Ambigu-Comique. Eh bien, alors! Quel besoin avait-on d'appuyer ainsi sur la provenance italienne de cette œuvre? Et la musique ne devait-elle pas suffire pour nous édifier à cet égard?

Il est vrai qu'il n'y a pas dans notre langue l'équivalent *absolu* du mot *Cavalleria*. *Chevalerie*, employé par le traducteur de l'œuvre de Verga qui fut représentée au Théâtre-Libre il y a quelques années, n'en dégage pas le sens intime et psychologique. Il fallait, comme l'a fait M. Paul Delair pour *The Thaming [Taming] of the shrew*, chercher l'à peu près qui s'en rapprochât le plus possible. Cet à peu près est, dans l'espèce, *Gentillommerie*, *Gentilhommerie rustique*, ce n'est pas tout à fait ça. Mais il n'y a qu'une nuance. Passons.

L'œuvre de M. Mascagni date à peine de dix-huit mois, et elle a déjà sa légende. Est-il besoin de vous dire comment l'illustre éditeur milanais, Edouard Sonzogno – dont les sympathies pour les artistes et les compositeurs français, je pourrais dire pour la France, se sont toujours si vaillamment affirmées – ayant ouvert un concours «où seraient seuls admis les musiciens *obscurs et commençants*», ce fut un pauvre diable de chef d'orchestre livournais, Pietro Mascagni, qui, avec *Cavalleria rusticana*, décrocha la timbale de quatre mille francs! – comment l'emballement fut tel, au Costanzi de Rome, le soir de la première représentation qu'on disait tout haut dans les couloirs du théâtre: «Verdi peut mourir, l'Italie a son maestro [*sic*]?» – comment tous les théâtres italiens firent à cet opéra le même accueil furieusement enthousiaste? – comment, de la péninsule, il gagna l'Autriche, de l'Autriche l'Allemagne, de l'Allemagne l'Angleterre, soulevant, à chaque étape, de formidables tempêtes de bravos? – comment les droits d'éditeur et d'auteur dépassent ceux du *Maître de forges*? – comment... Mais vous savez tout cela. Passons.

Les créateurs de *Cavalleria rusticana* furent, à Rome, le ténor Robert Stagno – vous vous rappelez celui qui se faisait afficher en caractères d'un mètre de hauteur – et la Bellincioni; à Naples, le ténor de Lucia et Mlle Emma Calvé. C'est Mlle Calvé qui, hier soir encore, jouait le rôle tragique de Santuzza, et je dois dire que c'est fort heureux pour la pièce. Nous la connaissions déjà pour l'avoir vue, dans le *Roi Jean*, à l'ancien Opéra-Comique, et, dans les *Pêcheurs de Perles*, à la Gaité. Elle nous revient, après deux ans d'absence, complètement transfigurée: ce n'est plus la même femme, ni la même artiste; elle est toujours aussi belle, mais d'une beauté plus expressive; elle a toujours sa voix de cristal, mais avec un accent plus profond. Elle donne à ce type d'Hermione paysanne un relief sauvage qui détonne peut-être un peu dans un ensemble où on voit trop qu'elle est seule à croire que c'est arrivé!

LE FIGARO, 20 janvier 1892.

Mlle Calvé s'inquiétait beaucoup de l'effet que produirait sur les Parisiens cette tragédie transalpine. Si, sur ce point, la soirée d'hier a quelque peu trahi ses espérances, elle a, en ce qui la concerne, très brillamment tiré son épingle du jeu. On l'a beaucoup applaudie, ainsi que ses camarades, Bouvet, un postillon de Longjumeau poussé au noir; Gibert, un don José à rebours; Mlle Pierron, qu'on a beaucoup de peine, quoi qu'elle en ait, à prendre pour sa mère, et Mlle Vuillefroy [Villefroy], une débutante, dont on a beaucoup apprécié la beauté brune, en attendant qu'un bon rôle lui permette de faire apprécier son talent. Le public, en leur prodiguant les bravos peut-être un peu plus que de raison, a voulu montrer qu'il avait pour ces vaillants artistes d'autres yeux que pour l'œuvre.

Un autre qui, lui aussi, a joliment tiré son épingle du jeu, c'est M. Carvalho. Inutile de parler de la mise en scène, on sait qu'il y est passé maître. Il n'y a qu'un décor dans *Cavalleria rusticana*, une place de village tout ensoleillée, mais il est exquis. La brosse de MM. Rubé et Chaperon est, d'ailleurs, coutumière de ces merveilles.

La soirée, en somme, s'est passé sans aucun des incidents que faisait craindre la répétition générale. Le zèle intempestif de la claque a failli tout gâter en redemandant à grands cris l'entr'acte symphonique qui relie l'un à l'autre les deux tableaux. Les Romains de l'Opéra-Comique y mettent ordinairement plus de réserve. On m'a donné le mot de cette effervescence inusitée. Il paraît que toute la tribu des Facchini, des Ravioli, des Colpete, des Buona Mano, des Pieta Signor, des Mortadellas, des Tagliarini, des Panetones, des Pastafrola, des Cocomeros, des Salami, des Tutti Frutti, des Gorgonzolas, des Parmegiani, des Risottos, des Funiculi, des Asti Spumante, en un mot, de tous les Misogalli qui grincent de la mandoline ou promènent des plâtres et des terres cuites sur l'asphalte parisien, s'étaient donné rendez-vous aux galeries supérieures... Qu'on vienne nous dire, après cela, que l'art n'a pas de patrie!

LE FIGARO, 20 janvier 1892.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	20 JANVIER 1892
Printed Date Correct:	Yes
Title of Article:	LA SOIRÉE THÉÂTRALE
Subtitle of Article:	CAVALLERIA RUSTICANA
Signature:	UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE
Pseudonym:	UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE
Author:	Emile Blavet
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None